

Extraits de *Le Vaudois des terres noyées, Ingénieur à la Guiane française 1777-1791*

Jean-Samuel Guisan

Travaux ; quartier d'Approuague ; mort de son frère Simon

Il fallait mettre à exécution les plans de la nouvelle colonie. En conséquence, je partis pour le quartier d'Approuague au mois de juillet 1782 avec M. Couturier de Saint-Clair, plusieurs agens subalternes et un grand atelier de noirs. J'allai me placer au milieu des marécages des terres noyées, sur la rive gauche de l'Approuague à trois lieues de la mer. J'établis là une espèce de camp, j'y fis faire des logemens pour cinq cents personnes, logemens dont le rez-de-chaussée était élevé de trois pieds, afin de dominer sur les eaux des grandes marées qui couvraient ce sol presque à cette hauteur. Je traçai un espace carré qui contenait environ trois cents poses de ce pays ; je fis mettre environ huit cents travailleurs à en abattre la forêt, les bois ; et, de suite, j'en fis faire le dessèchement. Toutes les plantes qu'on y introduisit, toutes graines, les semences qu'on y jeta prospérèrent avec une activité si prodigieuse qu'on venait de tous côtés, de vingt lieues même, pour les voir, tant la végétation de ces terres était étonnante en comparaison de celle des terres hautes, qui était la seule qu'on eût connue jusqu'alors.

L'encouragement se mit parmi les colons : une douzaine d'entr'eux vinrent s'établir, chacun avec un grand atelier, auprès de l'établissement du gouvernement. Je les dirigeai dans ces entreprises. En les plaçant les uns à la suite des autres, je traçai leurs défrichés, leur dessèchement ; je leur fis donner des grands coups de main des cinquantaines de noirs à chacun pendant des semaines entières ; et ces services étaient souvent réitérés.

Moyennant tous ces soins, ils se virent bientôt établis dans un beau dessèchement, au milieu de belles et riches plantations, chacun. Leurs succès en encouragèrent d'autres, qui vinrent aussi successivement s'établir dans ce beau quartier.

Avant de faire ce défriché pour le compte du gouvernement, qui fut nommé Le Collège, j'avais eu le soin de faire construire ou tailler une grande maison, de la faire tenir toute prête, de sorte que les dessèchemens furent à peine commencés qu'elle fut debout, finie et parfaitement logeable.

Outre l'avantage très agréable d'y avoir nos logemens et ceux de tous les employés, les sous-ordres, il y avait un très grand salon et beaucoup de chambres à donner aux personnes qui allaient et venaient dans ce quartier ou qui venaient le visiter. Cette maison avait l'air d'un établissement fait pour la fraternité et l'hospitalité ; elle remplissait mon but, c'était en partie la destination que je lui avais donnée. La compagnie n'y manquait jamais ; il n'était point rare de voir, pendant les séjours que j'y faisais, que j'eusse quinze ou dix-huit personnes à table. Cela m'occasionnait une très grande dépense, mais je n'aurais pu m'en dispenser. Les personnes qui venaient voir les progrès des travaux, étudier les succès de toute espèce, ceux des cultures surtout, pour se pénétrer d'un encouragement nécessaire, pour se convaincre que la fortune récompenserait ceux qui viendraient faire des

établissements ; les personnes qui venaient s'y promener, voyager pour s'instruire ou examiner des travaux qui acquéraient de la renommée et qui pouvaient aider à la publier ; celles enfin qu'une curiosité maligne y attirait avec le dessein secret d'en critiquer les opérations, d'élever des doutes sur leur réussite, afin de diminuer la confiance publique en affaiblissant peu à peu l'opinion, toutes n'auraient que bien difficilement pu entreprendre ce voyage, si elles n'avaient trouvé dans ces marais un lieu pour y loger et s'y reposer. Il ne faut pas s'étonner de ce que je dis que je favorisais ainsi les méchants comme les bons ; il fallait tout sacrifier pour encourager et aider ceux-ci, les autres en profitaient comme des frelons ; et d'ailleurs, il eût été bien difficile de juger à l'avance des desseins secrets de tout le monde qui y arrivait en foule.

J'avais étendu bien plus loin ma prévoyance : j'avais obtenu du ministre que l'on construisît à Toulon un petit bâtiment de cent tonneaux, qui fut fait de manière à transporter beaucoup de monde et de bagages. Ce joli bâtiment, auquel j'avais prié qu'on donnât le nom de Galibi, était absolument à ma disposition. Je le faisais servir de courrier ; il allait et venait sans cesse de Cayenne à Approuague. On ne saurait s'imaginer de quelle ressource il a été pour tout le monde, quels services il a rendu ; surtout de quelle utilité il a été aux nouveaux colons qui se sont établis dans ce superbe et nouveau quartier.

(Les notes de bas de page ne sont pas reproduites ici)